



LYONNAIS, POLITIQUE, HEBDOMADAIRE

DISTRIBUTION :

Vente en gros, rue de la Bourse, 33, LYON.

Directeur : JULES-FRANTZ, 33, rue Thomassin.

EXPÉDITIONS :

33, rue de la Bourse, LYON.

Nous invitons nos lecteurs à lire attentivement le feuilleton que nous commençons aujourd'hui :  
**DIALOGUE AUX ENFERS.**



## UNE TOMBE

« Ubi Troja fuit. »

« Ci-git...! » La flamme ardente a corrodé le nom. Le marbre s'est brisé sous l'effort du canon. Le sang, comme un torrent, coule et fait place nette. Qui donc ici repose?... Un sabre-baïonnette — Cette faux de la mort! — grave sur un débris :  
« CI-GIT PARIS ! »



## L'AVENIR

I.

C'est fini.

L'idée communale, girondine, fédéraliste, de la révolution du 18 mars, restera un sujet de discussion pour les penseurs, une préoccupation pour les constituants.

L'idée hébertiste, athée, dictatorial, de la Commune de Paris gouvernant la France, est vaincue.

Les jacobins qui s'étaient ralliés à la Commune, croyant à la nécessité de créer des centres de résistance républicains contre une assemblée monarchique, ces jacobins sont morts.

L'Hôtel-de-Ville de Paris, — Babel de doctrines opposées, — a vu crouler ces doctrines avec ses murailles.

L'Assemblée nationale a eu raison de ses adversaires au mois de mai 1871, comme la Convention avait eu raison des siens au 9 thermidor de l'an II.

Elle est souveraine; elle dispose de tout.

Que va-t-elle faire?

Plus tard l'histoire dira la vérité sur les actes et prononcera équitablement sur les hommes.

Aujourd'hui, personne ne saurait parler d'hier sans passion.

Le devoir impérieux de tous est de s'occuper de demain.

II.

Les sociétés, — comme les individus, — ont l'instinct de la conservation; elles veulent vivre.

Ce grand besoin, le premier de tous, se traduit différemment selon les époques.

Sous un gouvernement despotique, les citoyens qui étouffent crient : — De l'air! De l'air! — Le besoin, c'est la liberté.

Lorsqu'au contraire la guerre civile a succédé à la guerre étrangère, que la production a été arrêtée, la source de la richesse épuisée, le cours régulier du progrès social interrompu, le besoin, c'est l'ordre.

— Nous voulons travailler, travailler en paix, jouir en paix du produit de notre travail!...

Tel est le cri universel.

Aux législateurs de faire la part de la justice, de répondre au besoin présent sans lui sacrifier tout le reste, de tenir compte des nécessités, mais de tenir compte aussi des idées!..

La politique n'est pas autre chose.

Elle consiste à trouver le point précis entre le principe qui est absolu, et le possible qui est relatif.

III.

Que va faire l'Assemblée?

Les événements ont posé si nettement les questions que tous les nuages entassés de tous les parlements réunis ne pourraient arriver à les obscurcir.

L'Assemblée fera-t-elle un roi?

En faisant un roi répondra-t-elle au besoin général qui est l'ordre dans la paix?

Je laisse à dessein les principes de côté. Je demande aux royalistes d'oublier pour un instant qu'ils sont royalistes; je veux oublier que je suis républicain.

Le roi proclamé, — c'est Henri V avec la fusion, — que se passera-t-il?

Bonaparte proclamera à son tour :

— Messieurs, — dira-t-il aux bourgeois de 89, — le règne des Bourbons est celui de l'aristocratie de la noblesse, à laquelle vous avez substitué l'aristocratie de l'argent. Voulez-vous de l'aristocratie de la noblesse? — Mes bons amis, — dira-t-il aux paysans, — voulez-vous de la dime et des corvées? Que vous désiriez un souverain pour vous enrichir sans être troublés, je le conçois; mais vous concevez aussi que ce souverain ne peut être qu'un Napoléon. Les Napoléon, — en dépit de leurs fautes, — sont sortis de la Révolution. — Ils représentent à la fois la tradition d'autorité qui est le meilleur de la monarchie, et les tendances contemporaines d'égalité entre citoyens qui possèdent et ne veulent laisser toucher ni à leur propriété ni à leurs droits. Ils sont la garantie contre le passé d'en haut et l'avenir d'en bas. Croyez-moi, prenez un Napoléon; — ce sera mon fils si vous me trouvez moi-même trop vieux.

Sédan est si près que les bourgeois hésiteraient à coup sûr, et les minorités royales sont si chanceuses que les paysans se diraient sans doute : — Non, nous ne serions pas encore tranquilles avec ce gouvernement-là!

Mais enfin, à côté des bourgeois et des paysans, il y a une demi-douzaine de généraux, il y a la Garde.

Et il n'y aurait plus de garde nationale. Une menace de guerre civile!...

IV

J'écarte cette menace.

Bonaparte, — ce serait bien étonnant, mais je veux l'admettre, — reste à fumer ses cigarettes autour d'un gazon anglais.

Croyez-vous que les villes républicaines laisseraient la monarchie s'établir sans

protester à main armée contre cette résurrection de 1815?

Les villes seraient vaincues.

Diab! mais s'il y a vingt, trente villes à vaincre, la victoire ne serait pas remportée sans batailles. Combien coûterait chacune de ces batailles? Avez-vous pensé au chiffre des morts, au prix des munitions, à la durée de la lutte, à la nouvelle interruption de production et de richesse que cette dernière causerait certainement?...

Et puis, on chante des *Te Deum*, c'est très-bien. Mais on n'éteint pas les haines comme les incendies. Et les haines survivent aux guerres civiles. Parmi les fédérés de mai, il y avait les fils des combattants de juin. Les vaincus ont aussi une tradition; elle s'appelle la *Revanche*. On ne règne pas tranquillement avec cette tradition contre soi.

V

J'admets encore que, grâce à la lassitude universelle, la deuxième guerre civile soit évitée comme la première.

Henri V monte pacifiquement sur le trône.

Il est accepté, reconnu, sacré.

Il règne.

La main sur la conscience, — croyez-vous que le régime dont il est la représentation satisfera les paysans, les ouvriers, les bourgeois, — ces derniers surtout?

Depuis quatre-vingts ans ils ont l'habitude du pouvoir. Classés, ils sont conservateurs; déclassés, ils sont révolutionnaires pour prendre la place des classés. Mais ils se tiennent tous lorsqu'il s'agit de combattre l'ennemi commun, qui est la noblesse héréditaire.

Ils feraient aux Bourbons la guerre des libéraux, une guerre sourde, lente, parfois déloyale, mais sûre; et le jour ne tarderait pas à venir où, appuyés sur un mouvement populaire, ils leur reprendraient un pouvoir qu'ils entendent garder au double titre de la fortune et de l'intelligence.

Faut-il parler de la guerre étrangère?

FEUILLETON DU VENGEUR.

DIALOGUE AUX ENFERS

## La Politique de Machiavel

AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

MACHIAVEL.

Sur les bords de cette plage déserte, on m'a dit que je rencontrerais l'ombre du grand Montesquieu. Est-ce elle-même qui est devant moi?

MONTESQUIEU.

Le nom de grand n'appartient ici à personne, ô Machiavel! Mais je suis celui que vous cherchez.

MACHIAVEL.

Parmi les personnages illustres dont les ombres peuplent le séjour des ténèbres, il n'en est point que j'aie plus souhaité de ren-

contrer que Montesquieu. Refoulé dans ces espaces inconnus par la migration des âmes, je rends grâce au hasard qui me met enfin en présence de l'auteur de *l'Esprit des lois*.

MONTESQUIEU.

L'ancien secrétaire d'État de la République florentine n'a point encore oublié le langage des cours. Mais que peuvent avoir à échanger ceux qui ont franchi ces sombres rivages, si ce n'est des angoisses et des regrets?

MACHIAVEL.

Est-ce le philosophe, est-ce l'homme d'État qui parle ainsi? Qu'importe la mort pour ceux qui ont vécu par la pensée, puisque la pensée ne meurt pas? Je ne connais pas, quant à moi, de condition plus tolérable que celle qui nous est faite ici jusqu'au jour du jugement dernier. Être délivré des soins et des soucis de la vie matérielle, vivre dans le domaine de la raison pure, pouvoir s'entretenir avec les grands hommes qui ont rempli l'univers du bruit de leur nom; suivre de loin les révolutions des États, la chute et la transformation des empires, méditer sur leurs constitutions nouvelles, sur les changements apportés dans les mœurs et dans les idées des peuples de l'Europe, sur les progrès de leur civilisation, dans la politique, dans les arts, dans l'industrie, comme dans la sphère des idées philosophiques, quel théâtre pour la pensée! Que de sujets d'étonnement! que de points de vue

nouveaux! Que de révélations inouïes! Que de merveilles, s'il faut en croire les ombres qui descendent ici! La mort est pour nous comme une retraite profonde où nous achevons de recueillir les leçons de l'histoire et les titres de l'humanité. Le néant lui-même n'a pu briser tous les liens qui nous rattachent à la terre, car la postérité s'entretient encore de ceux qui, comme vous, ont imprimé de grands mouvements à l'esprit humain. Vos principes politiques règnent, à l'heure qu'il est, sur près de la moitié de l'Europe; et si quelqu'un peut être affranchi de la crainte en effectuant le sombre passage qui conduit à l'enfer ou au ciel, qui le peut mieux que celui qui se présente avec des titres de gloire si purs devant la justice éternelle?

MONTESQUIEU.

Vous ne parlez point de vous, Machiavel; c'est trop de modestie, quand on laisse après soi l'immense renommée de l'auteur du *Traité du Prince*.

MACHIAVEL.

Je crois comprendre l'ironie qui se cache sous vos paroles. Le grand publiciste français jugerait-il donc comme la foule qui ne connaît de moi que mon nom et un aveugle préjugé? Ce livre m'a fait une renommée fatale, je le sais : il m'a rendu responsable de toutes les tyrannies; il m'a attiré la malédiction des peuples qui ont personnifié en moi

leur haine pour le despotisme; il a empoisonné mes derniers jours, et la réprobation de la postérité semble m'avoir suivie jusqu'ici. Qu'ai-je fait pourtant? Pendant quinze ans j'ai servi ma patrie qui était une République; j'ai conspiré pour son indépendance, et je l'ai défendue sans relâche contre Louis XII, contre les Espagnols, contre Jules II, contre Borgia lui-même qui, sans moi, l'eût étouffée. Je l'ai protégée contre les intrigues sanglantes qui se croisaient dans tous les sens autour d'elle, combattant par la diplomatie comme un autre eût combattu par l'épée; traitant, négociant, nouant ou rompant les fils suivant les intérêts de la République, qui se trouvait alors écrasée entre les grandes puissances, et que la guerre ballottait comme un esquif. Et ce n'était pas un gouvernement oppresseur ou autocratique que nous soutenions à Florence; c'étaient des institutions populaires. Étais-je de ceux que l'on a vus changer avec la fortune? Les bourreaux des Médicis ont su me trouver après la chute de Soderini. Elevé avec la liberté, j'ai succombé avec elle; j'ai vécu dans la proscription sans que le regard d'un prince daignât se tourner vers moi. Je suis mort pauvre et oublié. Voilà ma vie, et voilà les crimes qui m'ont valu l'ingratitude de ma patrie, la haine de la postérité. Le ciel, peut-être, sera plus juste envers moi.

MONTESQUIEU.

Je savais tout cela, Machiavel, et c'est pour

Oui, car je défie un souverain, quel qu'il soit, de régner en France sans essayer de venger Sedan!

Rappelez-vous donc la Restauration et Béranger.

Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.

Voyez-vous dans tout cela l'ordre attendu, la paix rêvée, le travail reconquis et constant?...

VI

Supposez au contraire la République acceptée par l'Assemblée souveraine?...

Qui donc oserait bouleverser l'Etat?

— Les républicains! — allez-vous dire avec cette ironie qu'il est d'usage d'employer vis-à-vis des vaincus.

Les républicains? Leur avant-garde est perdue, et les hommes du 4 septembre ont rendu pour longtemps impossible leur corps d'armée. Ce qu'il en reste n'a qu'un sentiment, qu'un désir, qu'un but, qu'un souffle :

Sauver la République!

Pour cela nous sommes prêts à toutes les concessions, à tous les dévouements, à tous les sacrifices.

Nous nous contenterons de la constitution de 1848, s'il le faut, et nous laisserons à la discussion, au progrès lent, à l'avenir, celle de 1793, — œuvre de ces Jacobins travestis et calomniés qui portaient la justice dans leur esprit et dans leur cœur.

Nous attendrons que l'étude, la science, l'intelligence de l'égoïsme aient amené la bourgeoisie à faire la part du peuple.

Nous aimons trop la France, nous sentons trop ce qu'elle souffre et ce qu'elle attend pour vouloir retarder d'un seul jour la reprise de son action au dedans par le travail, au dehors par les idées.

Nous faisons bon marché des personnes.

Messieurs les conservateurs faites comme nous!

Vous êtes toujours les privilégiés :

Il suffit d'un vote de vous pour sauver la France...

TONY RÉVILLON.

Attenter à la liberté d'un seul, c'est attenter à la liberté de tous.

Jésus définissait ainsi la solidarité : Aimons-nous.

J. F.



LES JUSTICIERS

Grattez un clérical, vous trouverez un bourreau. Ces goupilloniers vous ont des arguments sommaires comme un boulet et trancheraient sans frémir dix mille têtes

pours'éviter la peine de trancher une question.

Lisez le *Courrier* vous nous en direz des nouvelles.

On y prend en pitié les embarras de M. Thiers à qui la victoire a mis 30,000 prisonniers sur les bras...; trente mille coquins, dit saint Alexandre, auprès de qui Laccenaire était un chérubin; trente mille communs, en un mot, pour le châtement desquels il voudrait qu'on inventât des supplices qui reléguassent ceux du pal et des brodequins au rang des petits jeux de société.

« La justice ordinaire, prétend le doux écrivain, est trop lente et serait tout-à-fait impuissante à punir ces bandits comme ils le méritent. Il faut pour eux quelque chose de sommaire et dont tous les républicains se souviennent *in secula seculorum*. »

Voilà qui est parler net et dit, sans périphrase, qu'il faut établir sur la place de la Concorde la fusillade en permanence pour les moins coupables et torturer le reste avec des joujoux que nous laissons à d'autres le soin d'inventer.

Le tendre *Courrier* va plus loin : il veut que la rosée de justice étende ses douces effluves sur tout le parti républicain. Il veut que chacun de nous soit châtié dans la proportion de son amour pour la Commune. Cet amour sera jugé au poids et selon la dose, l'un aura le nez coupé, l'autre les oreilles, celui-ci sera... envoyé à la chapelle sixtine, et celui-là condamné à la *Décentralisation* à perpétuité. Les moins criminels devront monter à Fourvières sur les genoux tous les matins.

Eh bien ! Jouve à raison. Pour que la France ne trouve plus de républicains dans son potage, il les supprime voilà tout.

Si jamais l'on veut se débarrasser à bon compte des monarchiens, on n'a qu'à mettre dans une cave Napoléon, Chambord, leurs partisans et tirer les verroux. Si, au bout d'un quart d'heure, il reste autre chose que les casquettes, nous voulons être décoré sur-le-champ.

All Right.



Le citoyen Ferrer a été reconnu innocent et mis en liberté jeudi matin à onze heures, après trente-neuf jours de détention, dont cinq semaines de secret.

L'ex-colonel de la 2<sup>e</sup> légion a immédiatement pris possession de son siège au Conseil municipal.

C'est un homme de plus. J. F.

MACHIAVEL.

C'est ce qui vous trompe, Montesquieu, à l'exemple de ceux qui en ont jugé comme vous. Mon seul crime a été de dire la vérité aux peuples comme aux rois; non pas la vérité morale, mais la vérité politique; non pas la vérité telle qu'elle devrait être, mais telle qu'elle est, telle qu'elle sera toujours. Ce n'est pas moi qui suis le fondateur de la doctrine dont on m'attribue la paternité; c'est le cœur humain. *Le Machiavélisme est antérieur à Machiavel.*

Moïse, Sésostris, Salomon, Lysandre, Philippe et Alexandre de Macédoine, Agathocle, Romulus, Tarquin, Jules César, Auguste et même Néron, Charlemagne, Théodoric, Clovis, Hugues Capet, Louis XI, Gonzalve de Cordoue, César Borgia, voilà les ancêtres de mes doctrines. J'en passe, et des meilleurs, sans parler, bien entendu, de ceux qui sont venus après moi, dont la liste serait longue, et auxquels le *Traité du Prince* n'a rien appris que ce qu'ils savaient déjà, par la pratique du pouvoir. Qui m'a rendu dans votre temps un plus éclatant hommage que Frédéric II? Il me réfutait la plume à la main dans l'intérêt de sa popularité et en politique il appliquait rigoureusement mes doctrines.

Par quel inexplicable travers de l'esprit humain m'a-t-on fait un grief de ce que j'ai écrit dans cet ouvrage? Autant vaudrait reprocher



L'ORAISON PONTIFICALE.

Les prières sont à la mode de plus en plus. Le pape, qui ne règne plus à Rome, récite tous les matins en guise d'absinthe cet *Ave* qu'il a, dit-on, composé lui-même dans un moment d'extase :

« O Marie, conçue sans péché, regardez la France, priez pour la France, sauvez la France! Plus elle est coupable, plus elle a besoin de votre intercession. Un mot à Jésus, reposant dans vos bras, et la France est sauvée.

« O Jésus, obéissant à Marie, sauvez la France. »

On pourrait croire à une satire de notre part; rien n'est plus vrai cependant. La susdite inspiration est extraite religieusement de la *France catholique*, un journal sérieux s'il en fut.

Voyez-vous d'ici, mes très-chers frères en *libre-pensée*, Jésus reposant dans les bras de Marie et lui obéissant au ciel comme sur la terre? Voyez-vous ce Dieu d'amour et de paix, laissant écharper, massacrer, fusiller ceux dont sa personne est l'image et attendant un ordre de la Vierge sa mère, pour arrêter l'effusion du sang?

En politique il existe des malheureux qui sont payés pour avoir une opinion; mais en religion on est bien plus avancé : ce sont les gens qui paient pour croire.

Plus que jamais, mes très-chers frères, le monde est composé de cafards et d'écrevisses.

J. F.



HAZAINE

Sur la proposition de M. de Bismark d'une part et de M. Thiers de l'autre, il va être élevé, sur la grande place de Metz, une merveilleuse statue commémorative aux armes de la Prusse et à l'effigie du maréchal Bazaine.

Ce serait pour le vainqueur de Mexico la juste récompense d'une capitulation qui a fait le plus grand honneur aux troupes du prince Frédéric-Charles et qui remplit encore d'admiration, à l'heure qu'il est, l'Assemblée de Versailles et le Reichstag de Berlin.

Cette statue sera coulée avec les canons de l'ancienne forteresse française.

Le général Changarnier prononcera un discours à l'inauguration de ce nouveau bronze des splendeurs impériales de Guillaume et de Napoléon.

J. F.

Ce que c'est qu'un Roi.

Un roi, c'est un homme qui, parce qu'il fait à lui seul plus de mal que tout le monde, se fait payer cinquante millions par année et en vole deux fois plus.

Un roi, c'est un homme qui dispose en maître absolu de la fortune, de l'honneur, de la vie d'un peuple. Et pour cela quels sont ses titres? Aveuglé par l'ambition, il est toujours inintelligent ou fou; corrompu par les flatteurs, il est toujours plus immoral que le dernier de ses sujets.

Un roi, c'est un homme qui gorge d'or ses amis, ses valets, ses maîtresses, qui emprisonne, exile ou fait périr ceux qui lui déplaisent ou qui sont assez audacieux pour ne pas l'admirer.

Un roi, c'est un homme qui, pour un caprice, fera pleurer des milliers de mères, couvrira de cadavres de vastes étendues de pays, déshonorera et ruinera à jamais un peuple.

Le roi, c'est le dernier reste de la barbarie et de l'esclavage, l'adversaire acharné du progrès et de la civilisation. Le roi, c'est l'ennemi.

Le roi, c'est la guerre à perpétuité; sans les rois, sans leur sottise ambition, sans leurs folles querelles, la guerre n'existerait plus.

Le roi, c'est la révolution en permanence; sans les rois, sans leurs cruautés et leurs injustices, les peuples vivraient en paix sans autre souci que de travailler à leur grandeur et à leur prospérité.

Le roi, c'est tôt ou tard le désastre, l'invasion; c'est 1815, c'est 1871.

A ceux qui seraient assez osés pour imputer à la République les effroyables malheurs dont nous sommes aujourd'hui accablés, disons hardiment qu'ils en ont menti.

Ce n'est pas la République qui a fait la guerre contre la Prusse; la République républicaine toute guerre de conquêtes. La République a ramassé la France, qui expirait honteusement dans la boue de Sedan; elle l'a ramassée, l'a remise sur ses pieds; elle lui a donné un nouveau courage, une nouvelle énergie, et si la France n'avait pas été ébranlée par les vingt années d'esclavage impérial, la République l'aurait sauvée.

Ce n'est pas la République qui serait la cause de la guerre civile, si la guerre civile éclatait demain, ce serait les candidats au trône, les souteneurs de rois; s'il n'y avait ni d'Orléans, ni Bourbons, il n'y aurait ni trames, ni complots contre la République, et la France calme et tranquille, s'occuperait à guérir ses blessures et à préparer sa revanche.

VALENCE.



JUSTICE SOMMAIRE.

On demande un chrétien de bonne volonté pour attacher sur les rails d'un chemin de fer tous les communioneux de France et de Paris.

M. Jouve promet de parcourir la voie, ainsi préparée, avec une machine Crampton de 75,000 kilogrammes.

cette raison que je n'ai jamais pu comprendre comment le patriote florentin, comment le serviteur d'une République s'était fait le fondateur de cette sombre école qui vous a donné pour disciples toutes les têtes couronnées, mais qui est propre à justifier les plus grands forfaits de la tyrannie.

MACHIAVEL.

Etsi je vous disais que ce livre n'a été qu'une fantaisie de diplomate; qu'il n'était point destiné à l'impression; qu'il a reçu une publicité à laquelle l'auteur est resté étranger; qu'il a été conçu sous l'influence d'idées qui étaient alors communes à toutes les principautés italiennes avides de s'agrandir aux dépens l'une de l'autre, et dirigées par une politique astucieuse dans laquelle le plus perfide était réputé le plus habile...

MONTESQUIEU.

Est-ce vraiment là votre pensée? Puisque vous me parlez avec cette franchise, je puis vous avouer que c'était la mienne, et que je partageais à cet égard l'opinion de plusieurs de ceux qui connaissent votre vie et avaient lu attentivement vos ouvrages. Oui, oui, Machiavel, et cet aveu vous honore, vous n'avez pas dit alors ce que vous pensiez, ou vous ne l'avez dit que sous l'empire de sentiments personnels qui ont troublé pour un moment votre haute raison.

au savant de rechercher les causes physiques qui amènent la chute des corps qui nous blessent en tombant; au médecin de décrire les maladies, au chimiste de faire l'histoire des poisons, au moraliste de peindre les vices, à l'historien d'écrire l'histoire,

MONTESQUIEU.

Oh! Machiavel, que Socrate n'est-il ici pour démêler le sophisme qui se cache dans vos paroles! Si peu apte que la nature m'ait fait à la discussion, il ne m'est guère difficile de vous répondre : vous comparez au poison et à la maladie les maux engendrés par l'esprit de domination, que vos écrits enseignent le moyen de communiquer aux États, ce sont ces poisons que vous apprenez à distiller. Quand le savant, quand le médecin, quand le moraliste, recherchent le mal, ce n'est pas pour enseigner à le propager; c'est pour le guérir. Or, c'est ce que votre livre ne fait pas; mais peu m'importe, et je n'en suis pas moins désarmé. Du moment où vous n'écrivez pas le despotisme en principe, du moment où vous le considérez vous-même comme un mal, il me semble que par cela seul vous le condamnez, et sur ce point tout au moins nous pouvons être d'accord.

MACHIAVEL.

Nous ne le sommes point, Montesquieu, car vous n'avez pas compris toute ma pensée;

je vous ai prêté le flanc par une comparaison dont il était trop facile de triompher. L'ironie de Socrate, elle-même, ne m'inquiéterait pas, car ce n'était qu'un sophiste qui se servait, plus habilement que les autres, d'un instrument faux, la *logomachie*. Ce n'est pas votre école et ce n'est pas la mienne : laissons donc les mots et les comparaisons pour nous en tenir aux idées. Voici comment je formule mon système, et je doute que vous l'ébranliez, car il ne se compose que de déductions de faits moraux et politiques d'une vérité éternelle : L'instinct mauvais chez l'homme est plus puissant que le bon. L'homme a plus d'entraînement vers le mal que vers le bien, la crainte et la force ont sur lui plus d'empire que la raison. Je ne m'arrête point à démontrer de telles vérités; il n'y a eu chez vous que la coterie écervelée du baron d'Holbach, dont J.-J. Rousseau fut le grand-prêtre et Diderot l'apôtre, pour avoir pu les contredire. Les hommes aspirent tous à la domination, et il n'en est point qui ne fut oppresseur, s'il le pouvait; tous ou presque tous sont prêts à sacrifier les droits d'autrui à leurs intérêts.

(La suite au prochain numéro.)



Ce sera le massacre des rouges par les blancs.

S'adresser au bureau du *Courrier*.

J. F.



## RÉVÉLATION

Sur les Jésuites de la rue Sainte-Hélène.

Nous publions cette lettre sans en modifier une phrase, sans en changer une ligne.

Les mots soulignés sont le fait de l'auteur.

Mon R. Père.

Le 25 août, jour de votre départ d'Avignon, j'eus l'honneur de vous écrire, pour vous prier de m'aider dans le choix d'un nouveau Directeur. Je ne sais si ma lettre vous est parvenue, je le pense cependant; et si elle ne vous a pas été remise, probablement elle aura été gardée à votre disposition à Fourvières, où je l'avais adressée.

Quoiqu'il en soit votre départ d'Avignon, a laissé à toutes les personnes qui vous connaissent, un souvenir à la fois triste et agréable... Je me suis présentée hier au collège, je n'ai rien demandé au frère, je me suis dirigé vers l'église et j'ai prié pour moi et pour votre santé car on m'a dit que vous étiez indisposé (une de vos pénitentes) Vous savez bien, mon Père que je ne pourrais oublier tout le bien que vous m'avez fait (spirituellement parlant.) Dieu veuille vous rendre, au centuple, toutes les bonnes pensées que m'ont inspiré et m'inspirent les avis et les conseils que votre bienveillance m'a donnés. J'en conserverai toujours et constamment le souvenir.

Depuis la dernière fois que je me suis adressée à vous, c'est-à-dire depuis fin juillet dernier, je n'ai plus été à confesse, je me serais bien présentée au collège avant votre départ, mais, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire dans ma dernière, j'étais et je suis encore toute affectée de votre départ; il m'aurait été impossible de vous cacher l'émotion que me causait votre absence. Aussi et si je ne vous revois plus ici, je compte bien vous voir au Ciel, où vous m'avez promis de me conduire. En attendant, je vais devant Dieu, prier pour vous et mon nouveau directeur, pour vous afin que votre santé se rétablisse pour mon nouveau directeur, afin que Dieu lui inspire ce qu'il me faut, pour continuer la bonne route, dans laquelle vous m'avez placée. Mon choix n'est pas encore fait, mais pour sûr ce sera un jésuite, je n'en veux pas d'autre. En attendant votre avis à ce sujet (si je ne suis point indiscret) je vais fin septembre courir à N. D. de Rochefort et je me confesserai, en attendant que je sois fixée sur celui qui comme vous m'aidera à supporter les épreuves de la vie!...

Quel que soit votre éloignement, quel que soit le pays étranger que vous habitiez, je vous donnerai une fois par an de mes nouvelles spirituelles, à moins que ce procédé de ma part vous contrarie; vous aurez alors la bonté de me le faire connaître. J'approuverai toujours vos raisons et je me conformerai constamment à vos ordres.

Je ne vous écris pas plus longuement, ce courrier me presse, je n'ai que le temps de vous demander votre bénédiction pour moi, pour ma petite fille et pour mon pauvre mari.

Je vous présente mon Père, l'assurance de ma considération distinguée avec l'hommage de mon profond respect.

X.

Pour l'édification des honnêtes gens, le *Vengeur* continuera ces révélations intimes.



## LES HÉROÏNES DE LA RÉVOLUTION

Dans tous les mouvements populaires les femmes ont joué un grand rôle. D'un tempérament inflammable, faciles à égarer, écoutant la voix du cœur plutôt que celle de la raison, elles entraînent, fanatisent la foule et poussent à l'extrême les passions aveugles.

En 89, dès les premiers soulèvements,

Théroigne dite de Méricourt, du nom de son village, descend dans la rue, vêtue en amazone, un panache flottant sur son chapeau, le sabre au côté, deux pistolets à la ceinture, elle vole aux insurrections.

Elle force, à la tête de citoyens armés, les grilles des Invalides pour en enlever les canons. A l'assaut de la Bastille, elle devance tous les combattants et reçoit sur la brèche un sabre d'honneur.

Aux journées d'octobre, elle entraîne à Versailles les femmes de Paris. A cheval, à côté de Jourdan, elle ramène le roi et suit sans pâlir les têtes coupées de Varicourt et de Deshutes, servant de trophées au bout des piques.

Théroigne commandait le troisième corps de l'armée des faubourgs et prenait le titre de général.

A côté de Théroigne figurèrent Louise Audu, dite la reine des halles, et Jeanne Lacombe.

A la Bibliothèque nationale, au bas d'une estampe représentant le retour de Louis XVI, dessinée et gravée par Ph. Caresme, on lit :

REINE AUDU EST L'HÉROÏNE DE CES JOURNÉES.

Le 5 octobre 1789, sur les dix heures du matin, elle se mit à la tête de huit cents femmes aussi déterminées qu'elle. Parties des Champs-Élysées, elles arrivèrent à Versailles.

Reine Audu fit surveiller les traitres, fit prêter serment aux dragons et au régiment de Flandre, arrêta les quatre voitures du tyran qui devaient le conduire à Metz, puis monta avec sa troupe sur les canons de sa section et entra en triomphe à Paris.

En 1792, Louise Audu se signala à la journée du 10 août et reçut de la Commune une épée d'honneur.

A cette même journée, pendant l'attaque des Tuileries, Jeanne Lacombe fit preuve d'un tel acharnement, que les fédérés marseillais lui décernèrent une couronne civique. Comédienne d'un mérite ordinaire, Jeanne avait abandonné le théâtre pour la politique. Vêtue en homme, le sabre à la main, presque toujours à cheval sur un canon, elle inspirait l'effroi même à ses partisans.

En 1830 et en 1848, beaucoup de femmes prirent part aux luttes révolutionnaires.

Le 22 juin 1848, vers dix heures, 2,000 citoyens, porteurs d'une trentaine de bannières, débouchaient du boulevard St-Martin, et arrivés à la porte St-Denis, s'éparpillaient au pas de course dans les rues adjacentes.

En un instant, trois barricades formées de voitures, de planches, de pavés et de grilles de fer arrachées au boulevard Bonne-Nouvelle, sont élevées par des femmes et des gamins devant les portes Saint-Martin et Saint-Denis, et sur le boulevard, à l'angle de la rue de Cléry.

Vers midi, cette dernière barricade est attaquée. Il y a confusion et déroute. Seuls, sept hommes et deux femmes tiennent ferme. Un homme, le drapeau rouge en main, se place debout sur les jantes d'une roue de voiture. Les autres, à l'abri de la barricade, commencent le feu.

La garde nationale riposte. Le drapeau tombe avec l'homme qui le portait et qui ne se relève plus.

Alors eut lieu un de ces actes dont abondent nos annales révolutionnaires.

Une grande et belle jeune personne, tête nue, les cheveux éparés, saisit le drapeau, passe par dessus la barricade, se dirige vers l'entrée de la rue de Cléry, agitant son étendard, et, de la voix et du geste, provoque la garde nationale.

Les coups de fusil ne cessent de partir de la barricade; cependant les gardes nationaux trouvant au bout de leurs fusils cette belle jeune fille, ne se décident à riposter qu'après avoir reçu le feu pour la troisième fois.

La jeune fille tombe morte. Une autre femme s'élançait à son tour, s'empare du drapeau, soulève la tête de sa compagne, et, se redressant furieuse, lance des pierres aux assaillants.

Une décharge la renverse et fait évacuer la barricade.

Le lendemain, 24 juin, l'insurrection s'étendait considérablement étendue. Des centaines de barricades, auxquelles on avait vu des femmes travailler, hérissaient les quartiers qui avaient été choisis pour champ de bataille. Les forces concentrées aux abords du Panthéon, menaçaient d'envahir le Luxembourg.

On surprit des femmes portant aux citoyens des cartouches dans des cabas, dans des paniers, dans des boîtes à lait et même dans des pains. Beaucoup d'entre elles avaient activement contribué à confectionner ces cartouches.

Une jeune fille, pour transmettre plus sûrement les lettres qui les renseignaient sur la position des troupes, s'en était fait des papillotes.

HENRY.



## L'INSTRUCTION RELIGIEUSE.

Nous avons montré combien étaient immorales les écoles congréganistes.

Nous dirons aujourd'hui que les religieux sont aussi incapables qu'indignes d'élever des enfants.

Une statistique officielle a constaté parmi ces écoles douze fois plus de crimes et quatre fois plus de délits que dans les institutions laïques.

Un instituteur laïque ne peut exercer sa profession que muni d'un diplôme.

Dans les maisons dites catholiques il n'y a guère que les directeurs qui possèdent le brevet de capacité : quatre cents frères environ sur sept mille.

Mais ce sont des écoles gratuites nous dirait-on.

Voici comment l'établissement de Grasse (Alpes maritimes) comprend la gratuité de l'enseignement. Cette institution s'est transformée en entreprise de peinture; des travaux considérables se sont opérés; trois ouvriers sont continuellement occupés. Pendant ce temps les peintres de la ville manquent de travail et meurent de faim.

Monsieur E..., aujourd'hui professeur à Digne, a remué, durant six mois, la France et l'Italie pour recueillir des dons en argent.

Quelque temps après, second voyage pour placer les billets d'une loterie qui a rapporté cinq mille francs.

Comme instituteurs communaux, la ville leur donne deux mille quatre cents francs d'appointements.

Leur chapelle se déguise une partie de l'année en théâtre, où se jouent des pièces morales. Prix d'entrée : 25 c. Toutes les années, aux approches de la sainte semaine, les classes sont transformées en tableaux, où le comique se joint au grotesque! Ainsi la même tête qui représente les traits du Christ cette année, avait, l'année précédente, servi de type à la figure de Judas... La tête de la Vierge est la même que celle de la femme adultère, etc., etc.

En sortant n'oubliez pas le plat, dit textuellement l'élève chargé d'expliquer les tableaux. Pour étancher cette soif de l'or, on organise plusieurs fois l'an de petites loteries de trois à cinq cents francs, et les élèves eux-mêmes placent les billets!...

L'article 27 de leur règlement dit : « Ils ne recevront ni des écoliers, ni de leurs parents, ni argent, ni présent, quelque petit qu'il soit, en quelque jour, et en quelque occasion que ce soit. »

Ces frères vraiment très-chers, arrivés à Grasse en 1855, sans un denier, sont aujourd'hui propriétaires d'une campagne payée seize mille francs et de deux maisons, dont une nouvellement bâtie avec luxe dans un des plus beaux quartiers de la ville.

Ces bons frères. Ces excellents frères. Ces très-chers frères.

MILLE BARBÈS.



Pierre Bonaparte, l'assassin d'Auteuil, est en ce moment à Ajaccio, où il vit, paraît-il, en forts bon termes avec M. Paul Dhormois (Léon Lambert), ancien familier de Compiègne et actuellement préfet de la Corse.

La sangsue impériale dégorge le sang de Victor Noir.

J. F.



## Le Prédicateur de Saint-Bonaventure.

Nous avons entendu un homme noir, l'abbé Blanc, habillé de rouge, à l'église Saint-Bonaventure.

Inoui!!!... L'orateur a plaidé, sans s'en douter, la liberté de la presse.

Il a dit : « La pensée qui n'est pas exprimée est lettre morte, la théorie doit précéder la pratique, mais quand on ne joint pas la pratique à la théorie elle est inutile à la Société. »

Le prédicateur s'est ensuite servi d'une comparaison ingénieuse pour prouver le besoin naturel d'exprimer sa pensée.

Il a pris l'enfant au sein de sa mère.

« L'enfant ne peut exprimer sa pensée, la parole lui manque; c'est la presse baillonnée; il l'exprime par des caresses et des gestes. Quand la parole lui vient

il l'exprime par des monosyllabes, ce qui prouve que la liberté d'exprimer sa pensée est un droit naturel. »

Cette démonstration nous a frappé et nous remercions M. Blanc d'avoir mis son éloquence au service de notre cause.

J. FLORENTIN.



## TRAITÉ DÉFINITIF DE PAIX.

Entre Bismarck et Jules Favre, Entre la Prusse et la France, Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

M. Thiers quittera ses lunettes pour ne les porter que trois fois par semaine, pendant son sommeil.

ART. 2.

La France paiera cinq milliards dans un délai de trois ans. — Pour faciliter le paiement de cette indemnité, la Prusse recevra les billets de banque, les couvertures de tablettes de chocolat, et les pièces fausses.

ART. 3.

L'Assemblée nationale s'engage à aller prendre cet été des bains à Bade, et sans caleçon.

ART. 4.

M. Henri, comte de Chambord, autrement dit l'anguille sous roche, cède à son ami Guillaume l'Alsace et toute la Lorraine, moins la bonne ville de Nancy, qui doit être récompensée de sa résistance héroïque. — Par contre, la reine Augusta s'engage à aller baiser à Rome les semelles du pape, sans lui mordre le gros doigt du pied.

ART. 5.

Guillaume laisse à l'anguille sous roche Belfort dans un rayon de huit kilomètres, pourvu que celui-ci lui cède une puisaragae sur la frontière du Luxembourg.

ART. 6.

M. le député Lorgeril, qui a un goût prononcé pour la bouteille, s'engage à ne plus se pocharder.

ART. 7.

L'armée allemande occupera la partie du territoire français, qui lui conviendra le mieux, jusqu'à l'entier paiement de la dette.

ART. 8.

Les prussiens ne poseront pas des sentinelles sur leur passage.

ART. 9.

Les allemands seront logés, nourris, blanchis par l'habitant, et pourront emporter les pendules.

ART. 10.

Les dames françaises seront forcées de faire des bonnes manières à leurs hôtes allemands, et de se prêter volontiers à toutes leurs exigences.

ART. 11.

Les bonnes peigneront les allemands, cireront leurs bottes, et repasseront leurs faux-cols. Les vieux célibataires feront eux-mêmes cette besogne.

ART. 12.

Les Français laisseront prendre aux Prussiens tous les objets qui leur plairont. En revanche, les Prussiens ne voleront rien aux Français.

ART. 13.

Chaque officier allemand devra trouver à sa disposition, tous les matins, un bain de pieds à la moutarde et une botte d'asperges.

ART. 14.

Repas.

Voici, en fait de comestible, ce qui devra être fourni aux soldats des armées allemandes.

*Déjeuner* : une canette de bière, une tête de pain, une saucisse aux pois, deux cigares.

*Dîner* : trois potages, cinq saucisses aux pois, un bock de bière Velten, un paquet de navets, brochette de crapauds tricotés à la marinère, clovisses... Hugues, macaronis à la brandade, os ébouillantés à la Braillarde, un pot de fraises, pain et cure-dents à discrétion, trois cigares.

*Gouter* : une boîte de réglisse Gimié, une barre de chocolat Reynier, une tranche de saucisson, un cigare.

*Souper* : trois saucissons au pois, aioli au persil, rognons sautés, cervelle brûlée au gratin, choucroute au lard, cirage Jacquand à la chambord, suif à la bordelaise, deux pains et un cure-dent par table.

Un hectolitre de vin par semaine.

Les couverts en fer battu, les verres crasseux et les casseroles vert-de-grisées sont expressément défendus sous peine de mort.

ART. 15.

Les Allemands ne pourront se griser plus de sept fois par semaine.

ART. 16.

Les chemises de nuit fournies aux Allemands devront être exemptes de puces ou

autres animaux de ce genre qui manifestent trop leur amitié pour l'homme.

ART. 17.

Une fois par mois, les officiers supérieurs auront le droit de se faire, gratuitement, raser et passer le peigne fin.

ART. 18.

Les Français devront montrer un profond respect pour les Allemands et ne pas toucher à un cheveu de leur tête.

ART. 19.

Ils devront bassiner le lit de leurs hôtes une fois tous les quinze jours. On pourra s'abstenir pourtant de faire subir cette opération aux lits des Allemands indigents, dont les matelas seront remboursés avec des noyaux de pêches.

ART. 20.

M. Pouyer-Quertier ne pourra porter sa perruque que dans les grandes solennités. Pendant le reste du temps, il sera expressément défendu de lui passer la main dans les cheveux.

ART. 21.

La Prusse sera traitée sur le pied de la nation la plus favorisée, comme l'Angleterre, etc.

ART. 22.

Elle pourra échanger avec la France du calicot Lissenheim contre des huiles d'olive, des *Gazettes de la Croix* contre des aiguilles pour les fusils à piston, des radis contre des savons, des lacets contre du sirop d'ipécacuaana, et des chenilles contre des lampions.

ART. 23.

Les bateaux allemands iront en toute franchise de Moldavie en Savoie.

ART. 24.

Les Français ne pourront mettre aucun impôt sur les chiens de race allemande.

ART. 25.

Les Bavares pourront faire la contrebande des noix de coco.

ART. 26.

Les personnes qui s'habilleraient en ours pour voyager à bas prix sur les chemins de fer alsaciens seront vertement réprimandées par le ministre des cultes et de l'instruction publique.

ART. 27 et dernier.

M. Thiers s'engage expressément à ne plus faire usage de son ratelier pour ronger des os. Fait à double, à Francfort, le 11 mai 1871. (Hôtel du *Cygne allemand*.)

VON BISMARCK.

JULES FAYRE.

Pour copie : LE VENGEUR.



PAMPHLET

DES PAMPHLETS

(1871)

— Suite et fin. —

« Ce ne sont pas les Tusculanes qui ont fait le nom de Cicéron, mais ses harangues, « vrais pamphlets. Elles parurent en feuilles « volantes, non roulées autour d'une ba- « guette, à la manière d'alors, la plupart « même et les plus belles n'ayant pas été pro- « noncées. Son *Caton*, qu'était-ce qu'un « pamphlet contre César, qui répondit très- « bien, ainsi qu'il savait faire et en homme « d'esprit, digne d'être écouté, même après « Cicéron ? Un autre depuis, féroce, et « n'ayant de César ni la plume, ni l'épée, « maltraité dans quelque autre feuille, pour « reponse fit tuer le pamphlétaire romain. « Proscription, persécution, récompense or- « dinaire de ceux qui seuls se hasardent à « dire ce que chacun pense.

« De même avant lui avait péri le grand « pamphlétaire de la Grèce, Démosthènes, « dont les *Philippiques* sont demeurées mo- « dèles du genre. Mal entendues et de peu de « gens dans une assemblée, s'il les eût pro- « noncées seulement, elles eussent produit « peu d'effet ; mais écrites, on les lisait, et ces « pamphlets, de l'aveu même du Macédonien, « lui donnaient plus d'affaires que les armes « d'Athènes, qui, enfin succombant, perdit « Démosthènes et la liberté.

« Heureuse de nos jours l'Amérique, et « Franklin qui vit son pays libre, ayant plus « que nul autre aidé à l'affranchir par son fa- « meux *Bon Sens*, brochure de deux feuilles. « Jamais livre ni gros volume ne fit tant pour « le genre humain. Car, aux premiers com- « mencements de l'insurrection américaine, « tous ces États, villos, bourgades, étaient « partagés de sentiments ; les uns tenant pour « l'Angleterre, fidèles, non sans cause, au « pouvoir légitime ; d'autres appréhendaient « qu'on ne s'y pût soustraire, et craignaient « de tout perdre en tentant l'impossible ; plu- « sieurs parlaient d'accommodement, prêts à « se contenter d'une sage liberté, d'une charte « octroyée, dut-elle être bientôt modifiée, « suspendue ; peu osaient espérer un résul-

« tat heureux de volontés si discordantes. On « vit en cet état de choses ce que peut la pa- « role écrite dans un pays où tout le monde « lit, puissance nouvelle et bien autre que « celle de la tribune. Quelques mots par ha- « sard d'une harangue sont recueillis de quel- « ques-uns ; mais la presse parle à tout un « peuple, à tous les peuples à la fois, quand « ils lisent comme en Amérique ; et de l'im- « primé rien ne se perd. Franklin écrivit ; son « *Bon Sens*, réunissant tous les esprits au « parti de l'indépendance, décida cette grande « guerre qui, la terminée, continue dans le « reste du monde.

« Il fut savant ; qui le saurait s'il n'eût écrit « de sa science ? Parlez aux hommes de leurs « affaires, et de l'affaire du moment, et soyez « entendu de tous, si vous voulez avoir un « nom. Faites des pamphlets comme Pascal. « Franklin, Cicéron, Démosthènes, comme « saint Paul et saint Basile ; car vraiment j'ou- « bliais ceux-là, grands hommes dont les « opuscules, désabusant le peuple païen de « la religion de ses pères, abolirent une partie « des antiques superstitions, et firent des na- « tions nouvelles. De tous temps les pam- « phlets ont changé la face du monde. Ils se- « mèrent chez les Anglais ces principes de to- « lérance que porta Penn en Amérique, et « celle-ci doit à Franklin sa liberté maintenue « par les mêmes moyens qui la lui ont acquise, « pamphlets, journaux, publicité. Là tous s'im- « prime ; rien n'est secret de ce qui importe à « chacun. La presse y est plus libre que la pa- « role ailleurs, et l'on en abuse moins. Pour- « quoi ? C'est qu'on en use sans nul empêche- « ment, et qu'une fausseté, de quelque part « qu'elle vienne, est bientôt démentie par les « intéressés que rien n'oblige à se taire. On « n'a de ménagement pour aucune imposture, « fut-elle officielle ; aucune hablerie ne saurait « subsister ; le public n'est point trompé, n'y « ayant là personne en pouvoir de mentir et « d'imposer silence à tout contradicteur. La « presse n'y fait nul mal, et en empêche.... « combien ? C'est à vous de le dire, quand « vous aurez compté chez vous tous les abus.

« Peu de volumes paraissent, de gros livres « pas un, et pourtant le monde lit ; c'est le « seul peuple qui lise, et aussi le seul instruit « de ce qui fait savoir pour n'obéir qu'aux « lois. Les feuilles imprimées, circulant chaque « jour et en nombre infini, font un enseigne- « ment mutuel et de tout âge. Car tout le monde « presque écrit dans les journaux, mais sans « légèreté ; point de phrases piquantes, de « tours ingénieux ; l'expression claire et nette « suffit à ces gens-là. Qu'il s'agisse d'une ré- « forme dans l'État, d'un péril, d'une coalition « des puissances d'Europe contre la liberté, « ou du meilleur terrain à semer les navets, « le style ne diffère pas, et la chose est bien « dite dès que chacun l'entend ; d'autant mieux « dite qu'elle l'est plus brièvement, mérite non « commun, savez-vous ? ni facile, de clore en « peu de mots beaucoup de sens. Oh ! qu'une « page pleine dans les livres est rare ! et que « peu de gens sont capables d'en écrire dix « sans sottises ! La moindre lettre de Pascal « était plus malaisée à faire que toute l'Ency- « clopédie. Nos Américains, sans peut-être « avoir jamais songé à cela, mais avec ce bon « sens de Franklin qui les guide, brefs dans « tous leurs écrits, ménagers de paroles, font « le moins de livres qu'ils peuvent, et ne pu- « blient guère leurs idées que dans les pam- « phlets, les journaux qui, se corrigeant l'un « l'autre, amènent toute invention, toute pen- « sée nouvelle à sa perfection. Un homme s'il « imagine ou découvre quelque chose d'inté- « ressant pour le public, n'en fera point un « gros ouvrage avec son nom en grosses « lettres, par monsieur..... de l'Académie, « mais un article de journal, ou une brochure « tout au plus. Et notez ceci en passant, mal « compris de ceux qui chez vous se mêlent « d'écrire, il n'y a point de bonne pensée qu'on « ne puisse expliquer en une feuille, et déve- « lopper assez ; qui s'étend davantage, sou- « vent ne s'entend guère, ou manque de loi- « sir, comme dit l'autre, pour méditer et faire « court.

« De la sorte, en Amérique, sans savoir ce « que c'est qu'écrivain ni auteur, on écrit, on « imprime, on lit autant ou plus que nulle « part ailleurs, et des choses utiles, parce que « la vraiment il y a des affaires publiques, dont « le public s'occupe avec pleine connaissance, « sur lesquelles chacun consulté opine et « donne son avis. La nation, comme si elle « était toujours assemblée, recueille les voix « et ne cesse de délibérer sur chaque point « d'intérêt commun, et forme ses résolutions « de l'opinion qui prévaut dans le peuple, « dans le peuple tout entier, sans exception « aucune ; c'est le bon sens de Franklin. Aussi « ne fait-elle point de bévues et se moque des « cabinets, des boudoirs même peut-être.

« De semblables idées dans vos pays de « boudoirs, ne réussiraient pas, je crois, près « des dames. Cette forme de gouvernement « s'accommoderait mal des pamphlets et de la « vérité naïve. Il ferait beau parler bon sens, « alléguer l'opinion publique à mademoiselle de « Pisseleu, à mademoiselle Poisson, à madame

« du B..., à madame du C... Elles éclateraient « de rire les aimables personnes en possession « chez vous de gouverner l'État, et puis fe- « raient coiffer le bon sens et Franklin et l'o- « pinion. Français charmants ! sous l'empire « de la beauté, des grâces, vous êtes un « peuple courtois, plus que jamais mainte- « nant. Par la révolution, Versailles s'est « fondu dans la nation ; Paris est devenu « l'Œil-de-Bœuf. Tout le monde en France « fait sa cour. C'est votre art, l'art de plaire « dont vous tenez école ; c'est le génie de votre « nation. L'Anglais navigue, l'Arabe pillé, le « Grec se bat pour être libre, le Français fait « la révérence et sert ou veut servir ; il mourra « s'il ne sert. Vous êtes, non le plus esclave, « mais le plus valet de tous les peuples.

« C'est dans cet esprit de valetaille que chez « vous chacun craint d'être appelé pamphlé- « taire. Les maîtres n'aiment point que l'on « parle au public ni de quoi que ce soit, sot- « tise de Rovigo qui, voulant de l'emploi, fait, « au lieu d'un placet, un pamphlet, où il a « beau dire : *Comme j'ai servi je servirai*, on « ne l'écoute seulement pas, et le voilà sur le « pavé. Le vicomte pamphlétaire est placé, « mais comment ? Ceux qui l'ont mis et main- « tiennent là n'en voudraient pas chez eux. Il « faut des gens discrets dans la haute livrée, « comme dans tout service, et n'est pire valet « que celui qui raisonne : pensez donc s'il im- « prime, et des brochures encore ! Quand « M. de Broë vous appela pamphlétaire, c'était « comme s'il vous eût dit : Malheureux, qui « n'aura jamais ni places ni gages ; misérable, « tu ne seras dans aucune antichambre, de la « vie n'obtiendras une faveur, une grâce, un « sourire officiel, ni un regard auguste. Voilà « ce qui fit frissonner et fut cause qu'on s'é- « loigna de vous quand on entendit ce mot.

« En France vous êtes tous honnêtes gens, « trente millions d'honnêtes gens qui voulez « gouverner le peuple par la morale et la re- « ligion. Pour le gouverner on sait bien qu'il « ne faut pas lui dire vrai. La vérité est popu- « laire, populace même, s'il se peut dire, et « sent tout à fait la canaille, étant l'antipode « du bel air, diamétralement opposée au ton « de la bonne compagnie. Ainsi le véridique « auteur d'une feuille ou brochure un peu lue, « a contre lui de nécessité tout ce qui ne veut « pas être peuple, c'est-à-dire tout le monde « chez vous. Chacun le désavoue, le renie. « S'il s'en trouve toujours néanmoins, par une « permission divine, c'est qu'il est nécessaire « qu'il y ait du scandale. Mais malheur à celui « par qui le scandale arrive, qui sur quelque « sujet important et d'un intérêt général dit « au public la vérité. En France, excommunié, « maudit, enfermé par faveur à Sainte-Pélagie, « mieux lui vaudrait n'être pas né.

« Mais c'est là ce qui donne créance à ses « paroles, la persécution. Aucune vérité ne « s'établit sans martyrs, excepté celles qu'en- « seigne Euclide. On ne persuade qu'en souf- « frant pour ses opinions ; et saint Paul disait : « Croyez-moi, car je suis souvent en prison. « S'il eût vécu à l'aise et se fût enrichi du « dogme qu'il prêchait, jamais il n'eût fondé « la religion du Christ. Jamais F... ne fera de « ses homélies que des emplois et un carrosse. « Toi donc, vigneron, Paul-Louis, qui seul en « tout pays consens à être homme du peuple, « ose encore être pamphlétaire et le déclarer « hautement. Ecris, fais pamphlet sur pam- « phlet, tant que la matière ne te manquera. « Monte sur les toits, prêche l'Évangile aux « nations, et tu en seras écouté, si l'on te voit « persécuté ; car il faut cette aide, et tu ne « ferais rien sans M. de Broë. C'est à toi de « parler et à lui de montrer par son réquisi- « toire la vérité de tes paroles. Vous enten- « dant ainsi et secondant l'un l'autre, comme « Socrate et Anytus, vous pouvez convertir le « monde. »

Voilà l'épître que je reçois de mon tant bon ami sir John, qui, sur les pamphlets, pense et me conseille au contraire de M. Arthus Ber- trand. Celui-ci ne voit rien de si abominable, l'autre rien, de si beau. Quelle différence ! et remarquez ; le Français léger ne fait cas que des lourds volumes, le gros Anglais veut mettre tout en feuilles volantes ; contraste singulier, bizarrerie de la nature ! Si je pouvais compter que delà l'Océan les choses sont ainsi qu'il me les représente, j'irais ; mais j'entends dire que là, comme en Europe, il y a des Excellences, et, bien pis, des héros. Ne partons pas, mes amis, n'y allons point encore. Peut-être, Dieu aidant, peut-être aurons-nous ici autant de liberté, à tout prendre, qu'ailleurs, quoi qu'en dise sir John. Bonhomme, en vérité ! J'ai peur qu'il ne s'abuse, me croyant fait pour imiter Socrate jusqu'au bout. Non, détournes ce ca- lices ; la ciguë est amère, et le monde de soi se convertit assez sans que je m'en mêle, ché- tif. Je serais la monche du coche, qui se pas- sera bien de mon bourdonnement. Il va, mes chers amis, et ne cesse d'aller. Si sa marche nous paraît lente, c'est que nous vivons un instant. Mais que de chemin il a fait depuis cinq ou six siècles ! A cette heure, en pleine roulotte, rien ne le peut plus arrêter.

PAUL-LOUIS COURIER.

HUITRES TYPHUSÉES.

Parmi les bêtes à cornes, il n'y a pas que la variété des maris et des colimaçons qui soit sujette à la peste noire.

Dans la bourriche du jour annoncée à Os- tende, les huitres abondent.

Quelques-uns de ces mollusques étant em- preints de la maladie du typhus, nous croyons de notre devoir de les signaler à nos lecteurs.

NAPOLÉON

Un homme en général, — considéré comme un vilain particulier, a un fils *pestidentiel*.

BAZAINE

Un maréchal, — breveté en trois genres pour ce qui concerne cette dynastie, — tenant la spécialité d'expéditions et de capitulations. — Sera réhabilité.

FLEURY

Chef des eunuques du sérail, à qui l'on a coupé... l'herbe sous le pied — lors de l'im- portation du système Devienne.

Brevet s. g. d. g.

PIÉTRI

Patron des rousses, ami des blondes, spé- cialement recommandé pour l'amélioration du Manuel des casse-têtes.

La dernière édition a été revue et corrigée par le peuple parisien.

PIERRE BONAPARTE

Dit Pierre à feu, cousin de Verhuel, Corse brutal qui n'a jamais pu étudier le droit des gens qu'à son point de vue personnel, a toutes les qualités requises pour faire un prince impé- rial ou un professeur de langue verte... mais d'un placement assez difficile...

Envoi franco pour Cayenne!

FLORISS PIRAUX.

DU BOUT DES DE...

Entre deux commandants : — Votre bataillon adhère-t-il ? — Y pensez-vous ? Mes hommes n'ont pas d'orthographe ; s'ils allaient écrire : telle com- pagnie a des rentiers.

— « P'tite mère, saint Joseph ne se pei- gnait donc pas ? — « Pourquoi ça, petite sotte ? — « Puisque la sainte Vierge lui disait tou- jours : *Chasse tes poux !* »

Un journaliste rencontre Grégory Ganesco dans les rues de Versailles : — Eh bien ! lui dit-il, allez-vous faire une liste de candidats pour les nouvelles élec- tions ? — Hélas ! mon cher confrère, répond le naturalisé de Montmorency, vous savez bien que je ne me suis jamais occupé que d'une seule liste : *la liste civile*.

— Il n'y a qu'un parti qui puisse sauver la France, c'est le *Thiers parti*.

Employer la justice avec « *vigueur*, » c'est l'employer entière.

L'Assemblée nationale exige, dit-on, que les maires de Paris prennent désormais le titre de Révérend.

Dame ! une commune ôtée !!! MEPHISTO.

Nous annonçons que le *Défenseur des Droits de l'Homme* paraîtra prochaine- ment sur quatre pages, sans augmentation de prix.

Ce véritable et attrayant petit journal du peuple doit commencer, en même temps, un grand roman lyonnais inédit : *L'Homme Noir*.

CORRESPONDANCE

COMTESSE F... — Plus le danger grandit, moins il faut se cacher.

VICTOR D... — Frappez, mon cher collaborateur, frappez fort, dur et longtemps, mais soyez tou- jours discret.

A. CLAR. — Trouvez donc quelques protestations du même genre parmi vos camarades. Sera inséré.

HÉLÈNE. — Vous êtes poète, Mademoiselle, et ce qui plus est, républicaine. Vos vers sont beaux, mais notre journal est bien petit. Essayez plus court.

FEMME EUBES. — Du bon. Ah ! si s'était du pur et en bonne prose !

BABY PAUL. — Autographie manquée. Tout à refaire. Encore une nouvelle série, mais prête à décalquer sur pierre. Amitié.

MILLE B. — Continuez et soyez serré de style et d'arguments. Bon article. Envoyez à la rédaction tout ce qui concerne cette tourbe jésuitique.

B. B. — Jouer double est bien imprudent. Méphy- cèles se rit de tout et de bien autre chose encore. Bonheur !... ou malheur...

A LONDRES. — Prière à M<sup>me</sup> B... de rassurer ses amis.

Le Gérant : JULES CLERC.

Lyon, Imprimerie JEAN & BOURGON, rue Mercière, 98.